

Zeitschrift:	Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber:	École fédérale de sport de Macolin
Band:	45 (1988)
Heft:	3
Artikel:	Le Finsteraarhorn : 175 ans d'alpinisme en Suisse
Autor:	Wyder, Théodor
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-998465

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

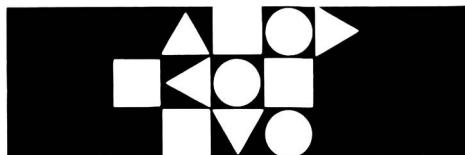
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



DIVERS

Le Finsteraarhorn

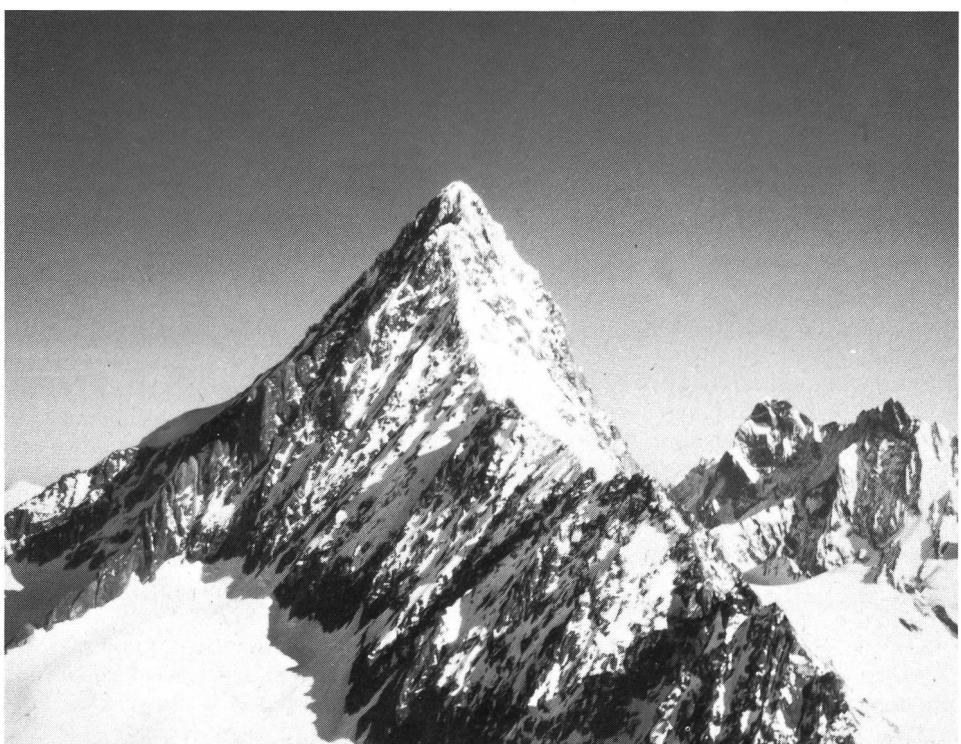
175 ans d'alpinisme en Suisse

Théodor Wyder

Traduction: Monica J. Renevey

L'été dernier, à la mi-août, quelques festivités ont marqué le 175^e anniversaire de la première ascension du Finsteraarhorn. Au cours de ces presque deux siècles, la montagne en général, et celle-ci en particulier ont été fortement apprivoisées. Mais l'appel des sommets n'a rien perdu de sa force et la fascination empreinte d'un brin de mystère qu'exercent les voies qui y donnent accès n'a jamais disparu.

Le Seigneur des Alpes bernoises mérite d'être raconté. C'est ce que fait le Valaisan Théodor Wyder (il vient également de publier un livre – en allemand – sur ce sujet) en un langage un peu touffu, certes, mais qui n'en ravira pas moins tous les admirateurs et amis de cette montagne qui, sombre par le nom, fait jaillir son sommet dans une lumière éclatante! (Y.J.)



sommet des Alpes bernoises, le plus haut de cette chaîne montagneuse aussi. Il domine en effet l'Aletschhorn (4195 m), la Jungfrau (4158 m), le Mönch (4099 m), le Schreckhorn (4078 m), le Fiescherhorn (4048 m), le Gross-Grünhorn (4043 m), le Lauteraarhorn (4042 m), et le Hinter-Fiescherhorn (4025 m).

Le Finsteraarhorn est entouré d'un véritable paradis de glaciers – le glacier de Fiesch au sud-ouest, le glacier du Finsteraar au nord-est et le Studerfirtz à l'est – qui forment l'une des deux régions de haute montagne les plus typiques de Suisse, l'autre étant celle du Cervin. Ce gigantesque massif de granit et de glace se présente comme une grande et belle croix qui, s'étendant vers le nord-ouest, est formée d'une arête longue de 4 km, avec un sommet indépendant à chaque extrémité (au nord-ouest, l'Agassizhorn, 3953 m, et au sud-est le Finsteraar-Rothorn, 3530 m) et d'une arête plus modeste, longue de 2,5 km dans la direction sud-ouest, nord-est.

Une première grandiose

Puissante et mystique, la montagne a de tout temps fasciné l'homme. Et bien avant que l'on osât la première tentative de la vaincre, la seule pensée des courses de montagne suffisait à semer l'effroi. Mais la vraie recherche, celle qui procède de l'esprit créatif et qui vise à acquérir de nouvelles connaissances, se doit de dominer l'inquiétude. Nullement à la portée du grand public, une telle entreprise demeure essentiellement l'apanage du chercheur, du scientifique. La découverte des montagnes résulte d'une recherche fondamentale qui contribue au perfectionnement des théories et des principes de la connaissance.

A l'instar du naturaliste genevois Horace Bénédict de Saussure qui, mû par des intérêts scientifiques, réussit à vaincre le Mont-Blanc vers la fin du XVIII^e siècle, le naturaliste argovien Johann Rudolf Meyer, fils de riches marchands, fut l'âme des montagnes de l'Oberland ber-

Une situation exceptionnelle

Ce que l'on nomme les «Alpes bernoises» est en réalité un massif montagneux de 108 km de long et 70 km de large, qui s'étend de St-Maurice au col du Grimsel, et des lacs de Thoune et de Brienz à la vallée du Rhône. Neuf des 60 «quatre mille» que comptent les Alpes sont situés dans les Alpes bernoises. Les limites cantonales, toutefois, ne sont pas calquées sur ce massif montagneux, car plusieurs de ses monts importants s'élèvent des deux côtés de la frontière bernoise: 4 sommets de plus de 4000 m sont sur sol valaisan, deux sur sol bernois, et seuls les trois autres sont des montagnes frontières. De même que le Cervin (4478 m) est le fleuron des sommets alpins, le Finsteraarhorn (4274 m) est le plus beau

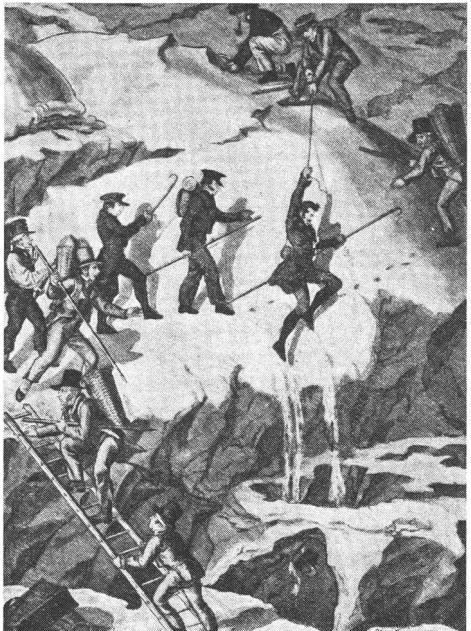
nois. Si de Saussure escaladait les montagnes comme botaniste, Meyer les gravisait, lui, comme topographe, mais tous deux se plisaient aussi à la découverte des autres sciences naturelles, et ils se firent tour à tour géologues, minéralogistes, glaciologues, météorologues et même zoologistes au cours de leurs voyages et ascensions dans les Alpes.

Le «Meyersche Atlas der Schweiz» en 16 pages demeure, aujourd’hui encore, une admirable œuvre d’époque. Cette entreprise énorme exigea des «dépenses somptuaires» non seulement matérielles, mais aussi humaines avec les guides, les chasseurs de chamois et surtout, avec les scientifiques. L’intérêt du chercheur s’accompagnait presque toujours de l’irrésistible attrait qu’exerçait, sur lui, l’ascension victorieuse d’un sommet de plus en plus haut.

Johann Rudolf Meyer ne parvint jamais à vaincre les plus hauts sommets. En revanche, ses fils Johann Rudolf et Hieronymus connurent cette joie, notamment en réussissant la première ascension de la Jungfrau, le 3 août 1811. C’est à cette occasion que le Finsteraarhorn leur apparut dans toute sa splendeur et éveilla en eux le désir d’escalader et de vaincre le Seigneur des Alpes bernoises.

En 1812, Johann Rudolf Meyer, son frère Hieronymus et leurs fils, Rudolf et Gottlieb, parvinrent à l’épaule du Rothorn. Mais le mauvais temps les contrignit à rebrousser chemin. Un mois plus tard, le jeune Rudolf Meyer, accompagné de quatre guides, fit une nouvelle tentative: empruntant la voie du Studerfirn, ils atteignirent la paroi qui mène au sommet. Mais là, Meyer et le guide Karl Huber durent s’arrêter, épuisés. Les trois

autres guides, Arnold Abbühl, de Haslital, Aloïs Volker et Joseph Bortis, de Fiesch, atteignirent la pointe par l’arête sud-est, le 16 août 1812. Or, dans la littérature spécialisée, il subsista des années durant que le piquet planté à cet endroit par l’expédition Meyer prouvait bel et bien la conquête du sommet. En réalité, on avait tenté de dénier aux trois guides la renommée que conférait une première et ce, parce qu’ils avaient alors choisi la voie la plus difficile, ce qui, à cette époque, rendait justement l’exploit peu crédible. C’était oublier que les guides valaisans connaissaient parfaitement «leur» Schwarzhorn – comme ils avaient l’habitude de l’appeler – avant tout «vu de leur côté à eux», puisqu’ils le scrutaient longuement et minutieusement jour après jour. Il était donc normal qu’ils choisissent cette voie, qui leur était la plus familière. Il leur était aussi impossible de savoir, à l’époque, que l’arête nord-ouest, opposée à la leur, était la plus facile. L’œuvre de la famille Meyer ne fut poursuivie que quinze ans plus tard par Franz Josef Hugi, dont l’intérêt scientifique s’orientait plutôt vers la géologie, alors que les mesures topographiques demeuraient l’objectif principal des Meyer. Lors de ses ascensions, Hugi était accompagné d’imposantes colonnes composées de guides et de porteurs, ainsi que d’auxiliaires scientifiques. Il voulait étudier la Jungfrau depuis Lauterbrunnen. Mais, bien qu’il fût géologue, son entreprise fut loin de rencontrer la bienveillance des guides. Il se tourna alors vers le sommet dominant des Alpes bernoises, et décida d’appliquer sa théorie géologique sur l’arête nord-ouest du Finsteraarhorn.



Première ascension tentée, en 1829, par Franz Josef Hugi et ses compagnons.

En 1828, il eut à lutter contre une situation désespérée sur la dernière épaule de l’arête nord-ouest – aujourd’hui le «Hugisattel» –; il y perdit toute velléité de continuer l’ascension. En bon disciple des Meyer, il décida de poursuivre malgré tout ses recherches et, l’année suivante, l’expédition Hugi réussit à étudier l’aspect géologique du fier sommet! Mais il ne connut pas non plus la joie distillée par la fameuse «heure du sommet», ses forces n’ayant pu le hisser jusqu’là. Nous n’en saluons pas moins son exploit, d’autant plus que la publication de son ouvrage «Naturhistorische Alpenreise», en 1830, lui a conféré sans équivoque une juste place parmi les authentiques chercheurs et pionniers de l’alpinisme.

Quant à Louis Agassiz, c’est le mouvement des glaciers qui l’intéressait le plus. Afin de développer et de tester ses théories, il établit, avec Eduard Desos Quintier un campement «ouvert à tous vents, humide et tout ce qui s’ensuit». Il était situé sur le glacier de l’Unteraar et on lui donna le nom d’«hôtel des Neuchâtelois». Les deux hommes et leurs amis passèrent ainsi régulièrement, chaque été, de 1840 à 1845, plusieurs semaines dans leur «gîte», consacrant l’essentiel de leur temps à l’étude du glacier et entreprenant plusieurs expéditions, seuls et en groupe, dans le but d’effectuer des mesures scientifiques et de consigner des observations physiques. L’une de ses œuvres les plus significatives eut pour titre «De l’exacte définition de la limite des neiges à un point donné». Avec ses compagnons, Louis Agassiz entreprit, en 1841, la quatrième ascension de la Jungfrau. Hélas, il ne devait jamais foulé lui-même le sommet du Finsteraarhorn.



Détail d’une œuvre d’Alex W. Diggelmann, avec vue sur le glacier d’Aletsch et le massif du Finsteraarhorn.

En fait, il ressort des nombreux ouvrages sur les sommets alpins qu'il n'avait jamais eu réellement cette ambition. Le souvenir du plus éminent glaciologue du XIXe siècle n'en demeure pas moins attaché à jamais à cette montagne, grâce à l'arête qui porte son nom.

Les possibilités d'ascension

Le Finsteraarhorn offre dix voies d'accès réunissant tous les degrés de difficulté. La «normale» est celle qui emprunte le flanc sud-ouest de l'arête nord-ouest avant de suivre la voie Agassiz par l'arête nord-ouest et le flanc ouest. Les autres possibilités sont les suivantes: arête sud-ouest, couloir sud, versant sud-ouest, arête sud-est, éperon est, versant nord-est et flanc nord-est.

En 1900 déjà, toutes les voies utilisables étaient pratiquement répertoriées. La première femme à atteindre le point culminant du Finsteraarhorn fut l'Anglaise *Lucy Walker*, en 1862. Une tentative à skis fut effectuée en 1901 par *Henry Hoek*, mais il dut abandonner ses lattes à l'altitude de 3750 m. La paroi nord-est, large et renfoncée, fut escaladée des décennies déjà avant les autres parois nord des Alpes bernoises. Le versant nord-est a la réputation d'être la voie la plus difficile. Dans la nuit du 6 au 7 août 1902, *Gertrud Lowthian Bell* tenta de l'ouvrir avec *H. et W. Fuhrer*, mais ils durent finalement renoncer pour cause d'orages. Cet itinéraire fut maîtrisé par *Gustav Hasler* et le guide *Fritz Amatter*. Alors que la première ascension hivernale avait eu lieu en 1887 déjà, l'une des tentatives les plus audacieuses de notre époque au Finsteraarhorn – l'ascension hivernale du pilier nord-est, haut de 1100 m et d'une difficulté extrême – fut réussie dans la nuit du 21 au 22 décembre 1970 par les guides *Paul Etter*, *Ueli Gantenbein* et *Andreas Scherer*.

Le Finsteraarhorn, roi de l'Oberland bernois

De par sa diversité et ses contrastes, l'histoire d'une montagne n'est à nulle autre pareille. Sa naissance, sa mystique, son appellation, sa découverte, sa première ascension, ses possibilités d'escalade et les événements qu'elle suscite sont incomparables. Telle est aussi l'histoire du Finsteraarhorn. Sa forme et sa situation sont uniques, sa première ascension fut grandiose, ses voies d'accès sont exigeantes. L'«esprit» de cette montagne excite les imaginations et est susceptible de modifier le comportement de bien des alpinistes.

Une croix au sommet

La croix plantée au sommet des montagnes est l'expression d'un symbole chrétien: elle exhorte, remercie, rappelle et glorifie. Sa signification se fait sentir de façon particulièrement vigoureuse lorsque l'endroit où elle règne reflète la grandeur et la puissance de Dieu. Sombre et grandiose, elle-même en forme de croix, la montagne qui nous intéresse en est un. Le Finsteraarhorn joint avec force la puissance de la nature à l'élan irrésistible.

de cet article, ne devait sans doute pas connaître la désignation valaisanne, à moins que le terme «finster» (sombre), utilisé pour désigner la couleur, mais aussi un aspect fantomatique, lui ait paru plus approprié que le simple «schwarz» (noir).

Quant à la croix, c'est le 17 septembre 1982 que trois guides valaisans conçoivent le projet de l'«ancrer» au sommet du Finsteraarhorn. Ils durent toutefois patienter 4 ans avant que leur vœu ne devienne réalité, le 7 août 1986.



La croix qui domine au sommet du Finsteraarhorn ne fut érigée qu'en 1986.

ble qui porte l'être humain à l'affronter. Comme cela a déjà été dit, les Valaisans avaient appelé cette effrayante pyramide rocheuse dressée au beau milieu d'une mer de glace, le «Schwarzhorn» (la corne noire). En réalité, le nom de cette montagne ne s'est fait que progressivement. Les premiers écrits géographiques sur la Suisse paraissent vers 1478 avec *Albrecht von Bonstetten*. Mais l'auteur n'y mentionne pas encore les noms des sommets. De même, c'est à *Konrad Türist* (vers 1500) que l'on doit la plus ancienne carte de la Suisse. On y découvre deux cols de l'Oberland bernois (le Grimsel et la Gemmi), mais toujours aucun nom de montagne. En fait, le nom du Finsteraarhorn n'apparaîtra qu'au XVIe siècle.

L'émergence des noms de montagne, il faut le dire, n'obéit à aucune règle précise. Toutes les recherches entreprises dans ce sens laissent pointer une foule d'hypothèses. Et puis, il n'est pas rare que, à un moment ou à un autre, ils changent, purement et simplement. L'œuvre du médecin bernois *Thomas Schöpf*, rédigée entre 1565 et 1577 et qui parut un an après sa mort, mentionne pour la première fois de façon détaillée les noms des montagnes de l'Oberland bernois. Schöpf, s'agissant de celle qui fait l'objet

175 ans plus tard

De tout temps, l'homme a vécu dans la nostalgie du passé, qu'il pare d'une auréole sinon authentique, du moins bien présente dans sa mémoire. La durée, comme on sait, n'est rien d'autre que l'existence, à moins que ce ne soit la persistance dans l'existence qui signifie «durée».

C'est dans cet état d'esprit que les «pionniers» du Finsteraarhorn se retrouvèrent, 175 ans plus tard, du 13 au 16 août 1987. En costumes d'époque, guides et alpinistes prirent le chemin qui monte de la vallée de Fiesch vers Conches, passèrent le Treibtenseeliske (2639 m) et atteignirent l'Oberaar, où ils rencontrèrent les «seigneurs» d'Aarau et leurs compagnons de Guttannen. Empreinte de nostalgie, l'expédition passa l'Oberaarjoch et, par le Gemsliche, arriva à la cabane du Finsteraarhorn le troisième jour. De forts vents empêchèrent un bivouac «à la Meyer» au Gemsliche et, le dimanche, les mauvaises conditions atmosphériques imposèrent un retour par la voie «normale». Le 16 août 1987, dix cordées vécurent l'intense ivresse que procure l'arrivée «au sommet», 175 ans, jour pour jour, après la première ascension! ■